

europa

revue littéraire mensuelle



MARÍA ZAMBRANO

FRÉDÉRIC TRISTAN

novembre-décembre 2014

María Zambrano est l'une des voix majeures de la philosophie contemporaine. Née en Andalousie en 1904, elle reçut l'enseignement d'Ortega y Gasset et prit part au combat républicain dès les premiers jours de la Guerre d'Espagne. En janvier 1939, lorsque Barcelone dut capituler devant les troupes franquistes, María Zambrano chemina aux côtés du poète Antonio Machado parmi la foule innombrable qui traversait la frontière des Pyrénées. « Ce qui se passe n'a pas de nom — écrivit-elle alors —, c'est si terrible qu'on en a oublié l'ennemi. Pourchassés, qui fuions-nous ? Le ciel et la terre se sont vidés, et derrière nous, dans notre dos, une immense force obscure nous pousse. » C'est alors que commença pour la jeune philosophe un exil qui devait durer près d'un demi-siècle. Lorsque María Zambrano foula de nouveau le sol de son pays natal, à l'automne 1984, elle avait plus de quatre-vingts ans. L'importance et l'originalité de son œuvre étaient enfin reconnues et elle reçut en 1988 le prestigieux prix Cervantès, décerné pour la première fois à une femme. L'exil fut pour María Zambrano une expérience vécue dans toutes les fibres de son être et qui marqua profondément sa pensée. Philosophe de l'espérance en temps de crise, elle conçoit la philosophie comme une activité formatrice qui ne se limite pas aux réflexions d'ordre théorique et spéculatif. María Zambrano fut très tôt consciente que les femmes avaient été longtemps exclues de la philosophie et que le tort qui leur était fait affectait aussi la pensée. Sa critique de la Raison occidentale, loin de verser dans l'irrationalisme, visa au contraire à faire place à d'autres modalités de la raison, en particulier à la « raison poétique ». En quête d'un nouveau logos qui accueillerait les intuitions du cœur, le « savoir de l'âme » et se montrerait apte à dépasser les frontières établies entre les catégories, les formes et les genres, María Zambrano n'eut de cesse de frayer les chemins d'une « métaphysique aurorale » et d'une réconciliation de la philosophie avec la vie. De Philosophie et poésie à L'homme et le divin, des Clairières du bois à De l'aurore, de La Tombe d'Antigone à Délire et destin, l'œuvre de María Zambrano est assez largement traduite en français. Le temps était venu qu'une revue consacre un substantiel dossier à la noble et rayonnante figure d'une philosophe qui n'esquiva à aucun moment les épreuves et les défis de son temps.

Laurence Breyse-Chanet, Jean-Baptiste Para, Octavio Paz, Elena Laurenzi, José Ángel Valente, María Zambrano, Juan Fernando Ortega Muñoz, Clara Janés, Jacques Ancet, Jorge Luis Arcos, José Lezama Lima, Andrés Sorel, Laura Boella, Wanda Tommasi, Virginia Trueba Mira, Laura Llevadot, Chiara Zamboni, Carmen Revilla.

FREDERICK TRISTAN

Laurent Flieder, Frédéric Tristan, Hubert Haddad, Marc Petit, Jean-Luc Moreau.

CAHIER DE CREATION

Azra Nuhefendić • Sándor Márai • Dimitris Tsaloumas • Chantal Bizzini • Gérard Farasse

CHRONIQUES



Étranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

SOMMAIRE

MARÍA ZAMBRANO

Laurence BREYSSE-CHANET et Jean-Baptiste PARA	3	L'aurore, l'exil et l'espérance.
Octavio PAZ	17	Une voix qui venait de loin.
Elena LAURENZI	20	Les germes de vérités naissantes.
José Ángel VALENTE	33	La double mort de María Zambrano.
◆		
María ZAMBRANO	39	Ville absente.
María ZAMBRANO	41	L'Espagne sort d'elle-même.
María ZAMBRANO	43	La métaphore du cœur.
María ZAMBRANO	50	Une métaphore de l'espérance : les ruines.
◆		
Juan Fernando ORTEGA MUÑOZ	57	Les intellectuels dans le drame de l'Espagne selon María Zambrano.
Clara JANÉS	82	Depuis l'ombre ardente.
Jacques ANCET	93	Note sur la « raison poétique ».
◆		
Jorge Luis ARCOS	101	« L'âme se révèle dans l'ombre ». Les années cubaines de María Zambrano.
María ZAMBRANO	118	Bref témoignage sur une rencontre inachevable.
José LEZAMA LIMA	122	Pavillon du vide.
Andrés SOREL	125	María Zambrano et Luis Cernuda.
◆		
Laura BOELLA	135	L'invincible espérance.
Wanda TOMMASI	142	La passion de la fille.
Virginia TRUEBA MIRA	151	L'exil d'Antigone.
Laurence BREYSSE-CHANET	158	L'office de la passion.
Laura LLEVADOT	172	Pour une critique du roman. María Zambrano et Walter Benjamin.
Chiara ZAMBONI	187	María Zambrano et la mystique iranienne.
Carmen REVILLA	195	La peinture dans l'œuvre de María Zambrano.
◆		
María ZAMBRANO	207	Amour et mort dans les dessins de Picasso.
María ZAMBRANO	213	Bergamín crucifié.
María ZAMBRANO	216	La mort apocryphe.

FRÉDÉRIK TRISTAN

Laurent FLIEDER	231	La fraîcheur imaginaire.
Frédéric TRISTAN	233	L'existence est un récit.
Laurent FLIEDER	245	Frédéric Tristan pour les nuls.
Hubert HADDAD	253	Face à la Méduse.
Marc PETIT	260	Train fantôme.
Jean-Luc MOREAU	270	Fiction sur fiction.
Frédéric TRISTAN	278	Lettres apocryphes.
Frédéric TRISTAN	300	Barbe-Bleue.

CAHIER DE CRÉATION

Azra NUHEFENDIĆ	311	Les étoiles qui sont à nos pieds.
Sándor MÁRAI	317	Oraison funèbre.
Dimitris TSALOUMAS	320	Le deuxième voyage.
Chantal BIZZINI	327	Chroniques normandes.
Gérard FARASSE	331	Doux supplice.

DIRES ET DÉBATS

Jean-Marc MANDOSIO	334	Questions de méthode.
--------------------	-----	-----------------------

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE	346	Un monde sans confiance ?
---------------	-----	---------------------------

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	353	Dante en funiculaire.
-------------------	-----	-----------------------

Le théâtre

Karim HAOUADEC	359	La postface de <i>Cromwell</i> .
----------------	-----	----------------------------------

Le cinéma

Raphaël BASSAN	362	Comment fonctionne une démocratie ?
----------------	-----	-------------------------------------

La musique

Béatrice DIDIER	365	La Philharmonie de Paris.
-----------------	-----	---------------------------

Les arts

Jean-Baptiste PARA	369	L'ordinaire américain.
--------------------	-----	------------------------

NOTES DE LECTURE

372

Jacques ANCET, Bernard DEMANDRE, Béatrice DIDIER, Brigitte DONAT, Christian DOUMET, François EYCHART, Jean GUÉGAN, Françoise HÀN, Jacques LÈBRE, Michel MÉNACHÉ, Vincent METZGER, Anne ROCHE, Régis SALADO, Jean-Michel WITTMANN.

Notre couverture : Antoni Tàpies, *El árbol de la vida. La Sierpe II*, 1990.

D'une série de trois eaux-fortes sur collage de papier Japon inspirées par María Zambrano

© Fundació Antoni Tàpies, Barcelone / ADAGP, Paris, 2014.

© Europe, 2014

L'AURORE, L'EXIL ET L'ESPÉRANCE

Si l'œuvre de María Zambrano est assez largement traduite en français, une douzaine de titres ayant été publiés au cours des vingt-cinq dernières années, elle est encore loin de connaître chez nous la fortune critique dont elle jouit désormais en Espagne, en Italie et dans certains pays d'Amérique latine. À cet égard, consacrer aujourd'hui un numéro d'*Europe* à la philosophe espagnole est un acte qui pourra sembler neuf et hardi. Pourtant, il s'impose avec évidence. C'est tout simplement un geste qui va de soi. Depuis la fondation de la revue en 1923, l'Espagne et le monde hispanique ont régulièrement occupé dans ses pages une place de premier plan. Dès l'été 1936 et tout au long des années de la Guerre civile, le cœur d'*Europe* avait battu sans relâche pour l'Espagne républicaine. On ne relit pas sans émotion les textes que publièrent alors Jean Cassou, Jean-Richard Bloch, Aragon ou encore Tristan Tzara. En décembre 1936, tandis que les Amis d'*Europe* organisaient une souscription pour l'envoi d'un camion culturel en Espagne, Romain Rolland lançait dans la revue un vibrant appel : « Un cri d'horreur monte des pierres fumantes de Madrid. La fière cité qui fût reine, jadis, de la moitié de l'Ancien Monde et du Nouveau, — celle qui fut un des foyers rayonnants de la civilisation d'Occident, — est mise à feu et à sang par une armée de Maures d'Afrique et de légionnaires, dont les chefs factieux osent se réclamer de la cause de l'Espagne qu'ils saccagent et de la civilisation qu'ils foulent aux pieds. Des milliers de femmes et d'enfants sont massacrés, mutilés, brûlés vivants. Les premiers visés sont les quartiers populaires. Les hôpitaux ne sont pas épargnés. Les glorieux palais sont en flammes. Aujourd'hui, le palais du duc d'Albe. Demain, le Prado. Les siècles d'art croulent sous les bombes. Avec son peuple, Vélasquez meurt... [...] Humanité ! Appel à toi ! Appel à vous, hommes d'Europe et d'Amérique ! Au secours de l'Espagne ! À notre

secours ! À votre secours ! Car c'est vous, c'est nous tous qui sommes menacés ! Ne laissez point périr ces femmes, ces enfants, ces trésors du monde ! Si vous vous taisez, demain ce seront les vôtres, vos enfants, vos femmes, tout ce que vous aimez, tout ce qui rend la vie belle et sacrée, qui périra à son tour. [...] Qui pourra limiter les ravages de l'Incendie, si vous ne l'éteignez à son début ! Le monde entier y passera. Vite ! Plus vite ! Soulevez-vous, parlez, criez, et agissez ! »

La Guerre d'Espagne et ses conséquences furent l'expérience la plus déterminante dans la vie et la pensée de María Zambrano. Andalouse, elle était née à Vélez-Málaga le 22 avril 1904, sous le signe doublement personnel du printemps : sa sœur Araceli, dont elle fut toujours très proche, vit le jour sept ans plus tard, un 21 avril, tandis qu'historiquement ce mois devait être lié à l'espoir soulevé par la naissance, le 14 avril 1931, de « la Niña bonita », la Seconde République espagnole — un nœud aussi intense que toujours défait, toujours à renouer. Professant dès sa jeunesse des convictions républicaines sans être affiliée à aucun parti politique, María Zambrano fut nommée Conseillère à la propagande et Conseillère pour l'enfance évacuée pendant la Guerre civile. Elle n'avait pas trente-cinq au moment de l'offensive finale contre les forces républicaines. Dès le 25 janvier 1939, jour de la chute de Barcelone, elle franchit la frontière des Pyrénées, parmi la foule innombrable qui fuyait la sanglante répression phalangiste. Quelques années plus tôt, en ce fameux 14 avril 1931, à la Puerta del Sol, à Madrid, María Zambrano avait assisté — « moment de pure extase » — à la proclamation de la Seconde République. En novembre 1938, à Barcelone, elle avait tenu à être présente aux adieux des combattants des Brigades internationales. À partir de 1939, privée de lieu propre, son seul horizon fut celui de « l'immensité de l'exil ». Après avoir trouvé pendant quelques mois asile au Mexique, à Morelia en particulier, où elle fit de nombreuses conférences, elle répondit à l'appel des « Îles », connut l'éblouissement de La Havane, et donna aussi des conférences à Porto Rico. Ses errances furent innombrables. En 1946, elle revint trop tard à Paris pour revoir sa mère, mais elle retrouva pour ne plus la quitter Araceli, dont l'état mental était définitivement ébranlé, à la suite des tortures subies par son compagnon arrêté par la Gestapo puis fusillé à Madrid — « Araceli et moi, notre secret, c'est que nous sommes la même », écrit-elle dans les *Lettres de La Pièce*, adressées à Agustín Andreu, après la mort de sa sœur en 1972. La Havane fut pour María Zambrano le « centre invulnérable », le lieu de la lumière, de l'amitié profonde avec José Lezama Lima — dont elle avait fait la connaissance lors d'une escale à Cuba, à l'automne 1936, alors qu'elle se rendait au Chili où son mari, Alfonso Rodríguez Aldave, avait été nommé secrétaire auprès

de l'Ambassade de la République espagnole. Après le long séjour à La Havane (1940-1953), María Zambrano vécut à Rome (1953-1964), puis trouva refuge dans un hameau du Jura français, La Pièce (1964-1978), et enfin à Genève. Le 20 novembre 1984, neuf ans jour pour jour après la mort de Franco, lorsqu'elle consentit à fouler de nouveau le sol natal après quarante-cinq ans d'absence, elle avait quatre-vingts ans.

« Toute l'œuvre de María Zambrano pourrait être considérée comme une métaphore de l'exil », a dit à son propos le philosophe italien Massimo Cacciari. Elle assumait cet exil dans sa radicalité, partageant en conscience et dans toutes les fibres de son être le sort des vaincus. « Des vaincus qui ne sont pas morts, qui n'ont pas eu la discrétion de mourir, des survivants », dira-t-elle dans *Délire et destin*, cette singulière autobiographie rédigée dans les dernières années de son séjour à La Havane. L'exil fut une épreuve à laquelle María Zambrano apprit, depuis le cœur même de la souffrance, à consentir sans réserve. Elle endura, dans les vicissitudes de ce qu'elle désignait comme « *mi atribulada vida* », la douleur du déracinement et de la dépossession, forte de la conviction qu'il lui fallait tout perdre, hormis l'espérance. Et c'est ainsi qu'elle transforma peu à peu son exil en une véritable initiation, en un chemin de révélations. « L'exilé est celui qui ressemble le plus à l'inconnu, celui qui parvient, à force d'épurer sa condition, à être cet inconnu qu'il y a en tout homme et que le poète et l'artiste ne parviennent que très rarement à découvrir », écrivait-elle dans *Les Bienheureux*. María Zambrano fit paradoxalement de l'exil une source de connaissance éthique, poétique et métaphysique, rejoignant à sa façon et à des siècles de distance la grande méditation de Virgile qui, dans la première églogue des *Bucoliques* comme plus tard dans l'*Énéide*, avait placé la question de l'exil à la base de tout vœu de présence au monde. Dans un entretien accordé deux ans avant sa mort, survenue à Madrid le 6 février 1991, María Zambrano déclarait : « Je ne conçois pas ma vie sans l'exil que j'ai vécu. L'exil a été ma patrie, comme la dimension d'une patrie inconnue mais à laquelle on ne peut renoncer dès lors qu'on l'a connue. [...] Je crois que l'exil est une dimension essentielle de la vie humaine, mais en disant cela je me mords les lèvres, car je voudrais qu'il n'y ait point d'exilés, mais que tous soient des êtres humains et en même temps cosmiques, qui ne connaîtraient pas l'exil. »



Les années de formation intellectuelle de María Zambrano eurent lieu sous la dictature de Primo de Rivera qui avait accédé au gouvernement

du pays par un coup d'État en septembre 1923. Cette année fut aussi celle de la fondation de la *Revista de Occidente* par José Ortega y Gasset, éminent philosophe dont María Zambrano suivait alors les cours à l'université de Madrid et qu'elle reconnut toujours comme son premier « Maître », quand bien même il lui arriva de désapprouver certaines de ses attitudes politiques, en particulier son silence lors de la Guerre civile et son retour d'exil en 1946. María Zambrano vécut d'emblée les années de la Seconde République comme un réveil de l'Espagne auquel elle entendait prendre part. Une page de *Délire et destin* nous renseigne sur l'état d'esprit qui était le sien depuis ses années d'études et qu'elle partageait dans les années trente avec de jeunes intellectuels et des poètes de sa génération : « Ils étaient d'accord sur le bonheur de servir les autres de façon anonyme, tous les autres, et “tous” ces autres, c'étaient d'abord ceux qui ont soif et faim de justice et de pain, Seigneur !, de pain ; ils étaient d'accord pour ne pas employer leur jeunesse à acquérir une “personnalité” ou même une situation : chaires, emplois, avancement étaient choses mesquines. Il n'était pas question d'un emploi, mais d'un destin, et pas d'un destin individuel, mais d'un destin lié au destin commun qu'il fallait soulever à la force du poignet. » De la République, María Zambrano devait dire plus tard qu'elle fut une « aurore abandonnée ». Mais par ses écrits et par ses actes, elle œuvra à l'émergence de cette aurore à laquelle elle resta à jamais fidèle.

Comme les meilleurs esprits de son temps, María Zambrano considérait que l'accès à la culture faisait partie intégrante de la justice sociale. C'est ainsi qu'elle prit part au vaste programme des « Missions pédagogiques » lancé en mai 1931, quelques semaines après la proclamation de la République. Dans une Espagne où l'analphabétisme touchait près de 45 % de la population, les Missions pédagogiques eurent l'ambition de faire pénétrer le souffle de la culture et du progrès jusque dans les campagnes les plus reculées, y compris dans des endroits que l'on ne pouvait atteindre qu'à dos de mulet ou à pied. Des bibliothécaires, des enseignants, des étudiants, des écrivains, des peintres, des musiciens et des troupes de théâtre partirent sur les routes et s'engagèrent dans cette généreuse bataille. Parmi eux, Antonio Machado, Pedro Salinas, Federico García Lorca, Miguel Hernández, Rafael Alberti, Luis Cernuda, Manuel Altolaguirre et María Zambrano. Les Missions pédagogiques consacrèrent 60 % de leur budget à la création de quelque 5 500 bibliothèques. María Moliner, célèbre lexicographe qui devait publier plus tard le prestigieux *Diccionario de uso del español*, joua un rôle essentiel dans la constitution de ces bibliothèques qui se composaient d'une centaine de titres et offraient un choix d'œuvres majeures, de Cervantès à

Lope de Vega, des *Mille et Une Nuits* à Tolstoï et à Dickens, de Quevedo aux grands poètes espagnols contemporains, sans oublier les livres pour la jeunesse et les ouvrages de vulgarisation scientifique. Dans le même temps, de jeunes peintres talentueux furent sollicités pour effectuer des copies de chefs-d'œuvre conservés au Musée du Prado. C'est ainsi que vit le jour un musée ambulant et que l'on commença à exposer et à commenter dans les villages des reproductions grandeur nature des peintures de Vélasquez et de Goya, de Zurbarán et du Greco. En 1932, de retour d'une mission à Navas del Madroño, en Estrémadure, María Zambrano consigna cette impression : « Nous sommes arrivés vers quatre heures de l'après-midi. Ce fut un moment d'émotion ineffaçable et tout à fait inattendu. Nous avons été profondément touchés par l'accueil cordial, fervent et respectueux que nous a réservé la quasi-totalité du village, et par l'extrême attention avec laquelle nous ont écoutés ces gens merveilleux. » L'opposition politique au gouvernement du Front populaire ne considérait pas d'un œil serein l'œuvre culturelle et éducative des Missions pédagogiques. Quelques années plus tard, l'aviation franquiste et les troupes combattant au sol s'acharnèrent à détruire des écoles, des bibliothèques, des musées, des centres sociaux et des maisons du peuple. On se souvient du sinistre mot d'ordre du légionnaire Millán-Astray : « Vive la mort ! Mort à l'intellectualité traîtresse ! »



María Zambrano lia tout au long de sa vie son destin personnel à celui de son pays, afin de penser au futur d'une Espagne qu'elle voulait, c'était son maître-mot, *intacte*, placée sous le signe de l'*intégration*, mais aussi *universelle*. On comprendra qu'un aspect essentiel de sa pensée ait trait à sa conception du temps et de l'histoire. « Il ne sert à rien de renoncer à toute action qui modifie l'histoire ou à y prendre une part active ; nul ne nous déchargera d'avoir à la subir », écrivait-elle dans *L'homme et le divin*. Dans le sillage de Miguel de Unamuno, elle considère l'histoire en prêtant attention à l'*intrahistoire*, c'est-à-dire à cette part vivante qui demeure occultée ou marginalisée par la « grande histoire » qui pourtant s'y enracine — et n'est autre le plus souvent qu'une histoire *apocryphe*. Dans un texte intitulé « Pour une histoire de la piété », publié à La Havane en 1949, on relève sous la plume de María Zambrano une formule frappante : « L'homme va naissant dans l'histoire, plutôt que d'être né une fois pour toutes. » Dans *Personne et démocratie*,

publié à Porto Rico en 1958, elle envisage l'histoire comme révélation progressive de l'homme et retient que c'est sur la scène de ce drame qu'il peut réaliser sa promesse et donner toute sa mesure éthique en assumant la responsabilité de sa conduite terrestre. Mais dans le même temps, elle souligne que par une autre dimension de son être, l'homme excède l'histoire. Il l'outrepasse et, dans cette mesure même, il la détermine. C'est l'un des traits caractéristiques de María Zambrano que de revendiquer « une double fidélité à l'absolu et à la relativité, à ce que nous voyons et vivons hors du temps et dans le temps ». C'est pourquoi elle se montre également attentive à la métahistoire et aux « entrailles de l'histoire ». Elle ne considère pas le passé comme un temps révolu, cristallisé une fois pour toutes, mais comme un temps qui irrigue le présent et vit en dialogue avec lui. La violence tragique de l'histoire est liée selon elle au rêve de pouvoir de personnages qui non seulement refusent d'admettre les dimensions plurielles du temps, mais s'acharnent à juguler la multiplicité fluide du réel. C'est ainsi qu'elle écrit dans *Personne et démocratie* : « L'absolutisme est une image de la création, mais inversée. En créant, il néantise : il annule le passé et occulte le futur. Il veut à proprement parler faire un nœud dans le temps. C'est pourquoi c'est un enfer. »

Dans *La Tombe d'Antigone*, une œuvre qui dans son infinie richesse tient à la fois de la pièce de théâtre, du poème et de la méditation philosophique, c'est bien à la solidification sclérotique de l'histoire que s'affronte l'héroïne d'un mythe profondément repensé. Il lui revient en effet de défaire des nœuds pétrifiés et de rédimmer une histoire sanglante : elle devra dire « non » pour aller vers le « oui » qui ne naît que de rompre le fil d'une vie qui n'est pas fondée en vérité. Le « non » d'un « oui » véritable. Ce ne sera donc pas rompre le fil de sa vie. Car pour María Zambrano, tout a été *erreur*, l'histoire d'Œdipe, mais aussi le sort réservé à Antigone par Sophocle. Selon elle, Antigone ne pouvait pas mourir, elle n'a pas pu se suicider, car elle n'avait pas encore eu accès à l'être. Comment aurait-elle pu choisir la mort, ne connaissant pas la vie de la conscience en sa plénitude ? Son Antigone vivra, pour s'ouvrir depuis sa tombe à *l'inconnu*, par la mise en scène d'une bien étrange émergence, sous le signe de l'entrecroisement de *voix* qui s'élèvent dans le noir, qui reviennent depuis la mort, depuis la mémoire d'un mythe qui vient *s'endormir* lui aussi dans ce lieu sans lieu, pour que s'éveille une *respiration commune*. La tombe, c'est aussi peut-être cette *caverne* qu'est l'Espagne, qu'il faudrait convertir en espace de résonance, pour qu'y jaillisse la lumière, qui ne vient, on le sait depuis Jean de la Croix, tant aimé par María Zambrano, que du cœur de la nuit. « *Fiat umbra* et la pensée

humaine jaillit », proposait-elle pour titre d'une de ses conférences, lors d'un hommage à Antonio Machado, en 1975. Son Antigone est ainsi le lieu d'incarnation d'une vérité, mince corps fragile à la blancheur aurorale — de cette aurore encore liée à la nuit —, qui ne faiblit pas, la « *niña* » *intacte* qui se dresse contre toutes les histoires apocryphes, familiales ou nationales, et œuvre pour une *réconciliation*. Au moment où Antigone lave le corps sans vie de son frère Polynice, l'eau qui dissout peu à peu le sang durci emblématise l'action d'un amour et d'une piété susceptibles de redonner de la fluidité à la vie, à la relation entre les êtres enfin soustraits au joug de la lignée sous lequel le sang ne cesse d'appeler le sang en un cycle sans fin — « en Espagne il y a toujours eu trop de sang », lit-on dans les pages déchirantes de *Délire et destin*, ces Mémoires qui ne pouvaient être écrits que sous le masque de la troisième personne du singulier, à l'abri de la nuit de l'écriture, dans son secret, loin de la lumière du jour, trop violente quand elle ne sourd pas de la pénombre et du silence : « Maintenant, elle connaissait ce désert, cette blancheur sans frontières. [...] Une clarté sans foyer, semblable à nulle autre, s'étendait sans limite ; ce n'était pas l'horizon, ou peut-être tout n'y était-il qu'horizon. »

L'Antigone de María Zambrano est la fille d'une *sororité* profonde, l'emblème d'une autre façon de penser et de vivre l'histoire, en s'écartant de « la racine guerrière de la culture occidentale ». À sa façon, depuis l'exil radical de la tombe où elle accède à un autre mode de conscience, la jeune Thébaine plonge dans les « entrailles de l'histoire ». Les entrailles, terme qui revient fréquemment dans les écrits de María Zambrano, sont les dépositaires du plus profond sentir. C'est pourquoi il ne faudrait pas réserver un sort à part à la seule œuvre de « fiction » de la philosophe espagnole. *La Tombe d'Antigone* est une pièce inscrite au cœur de tout, vie et œuvre confondues. Toute Thébaine qu'elle soit encore, Antigone est « Antígona », fille de la langue espagnole, portée par l'accent sonore ainsi conféré à son nom, où résonne comme un vif écho du nom de María, et il faudrait songer à interroger les conséquences de cette identité.

C'est dans cette perspective que nous avons souhaité présenter à nos lecteurs huit essais de María Zambrano elle-même, dans l'espoir que dans ces traductions inédites l'on puisse encore *sentir* la spécificité d'une écriture toujours extrêmement vocale, écriture et voix confondues, la preuve de ce que María Zambrano est un des rares auteurs à être capable, selon les mots du grand poète espagnol Antonio Gamoneda, « de convertir la pensée philosophique en pensée poétique ». Dès « Ville absente », sa première publication, à l'âge de vingt-quatre ans, se tisse une *géométrie expressive particulière*,

celle d'une voix qui d'emblée, comme l'a entendue Octavio Paz, *vient de loin*. Ductile, souple, prompte aussi à adopter de brusques interruptions, pour reprendre sur un autre registre, la phrase de María Zambrano serpente, coule à la surface de la page, s'y enfonce soudain et réapparaît là où l'on n'osait l'attendre. Chez ses amis écrivains, elle aimait trouver le « livre-pensée unique-poème ». N'entendons par là aucune rigidité, mais au contraire une façon de tourner autour d'un centre, quand tout commence à exister, dans la vocalité profonde qui est bien celle d'un poète. María Zambrano était très sensible au passage à la lecture à haute voix, car « le mot se réalise en devenant sensuel, ou se spiritualise en prenant corps quand il est dit à haute voix, quand il habite dans une poitrine, espace pneumatique et gorge, venant de l'air et pénétrant dans l'oreille en se glissant par des couloirs qui parcourent le labyrinthe intérieur jusqu'à venir frapper le petit marteau. *Les sens* — bénis soient-ils —, et celui de l'oreille en particulier, offrent un symbolisme très transparent », lit-on encore dans les *Lettres de La Pièce*. C'est pourquoi son écriture, active, est *sensible, aquatique* même. Elle défait ce qui est figé, pour rétablir des liens vivants entre toutes choses, entre tous êtres. C'était déjà le devoir de conscience qu'elle assignait dans *Délire et destin* à ce groupe de jeunes étudiants dont elle faisait partie. Ainsi pensait-elle, au nom de tous, dans ce Madrid de la Residencia de Estudiantes, d'où l'on voit toujours la ligne claire des montagnes, au loin, comme dans les tableaux de Vélasquez : « Et les paroles tombaient dans l'air du matin comme des gouttes de cristal, comme de l'eau, et elle sentit la langue espagnole résonner, comme les rivières de la sierra voisine, de l'eau, de l'eau qui rebondissait sur les pierres ; l'eau la plus liquide, contre la pierre la plus pétrifiée de la planète, et ainsi toute l'Espagne ancienne, lavée de son histoire. »

Il faudrait ajouter à ce propos qu'il y a assurément une proximité manifeste, dans ses écrits, entre les instances viscérales — la partie enfouie ou submergée de l'histoire, mais aussi du *logos* — et la condition de la femme qui a longtemps été une force muette et souterraine : « une voix sans parole et sans bouche » dit María Zambrano dans un bref essai sur Héloïse paru en 1945 dans la revue *Sur*, à Buenos Aires. Dans un autre texte publié en 1940 dans la revue *Ultra*, à La Havane, « La femme dans la culture médiévale », elle considère que la crise moderne qui se manifeste dans les relations entre les hommes et les femmes exige « une confession de toute la culture occidentale ». Tout en refusant de se désigner comme féministe, María Zambrano avait une conscience très aiguë du fait que les femmes avaient longtemps été exclues de la philosophie et que le tort

fait aux femmes était inéluctablement un tort causé à la pensée. Le féminin avait dramatiquement manqué à la philosophie et la crise de la pensée occidentale ne pouvait selon elle trouver une issue et un dépassement si la femme continuait de demeurer invisible sur la scène de l'histoire et dans les diverses créations de l'esprit. Ses *Lettres de La Pièce*, qui furent écrites dans la conscience d'une publication ultérieure, sont à cet égard une fois de plus éclairantes. De façon constante, s'impose la revendication, haute et puissante, du sujet, comme l'a fait Antigone. Allons à la racine, comme elle le suggère, et suivons-la quand elle s'adresse à son correspondant : « N'oublie pas, à mon propos, que je suis femme, une femme, femme finalement... *Femme du début à la fin*. [...] Mais [dans mon prologue à *L'homme et le divin*] je dis, en répondant à José Luis Aranguren sans le nommer, que si je dis "l'auteur" en me référant à moi-même, c'est qu'en pensant, on oublie tout, y compris le fait d'être homme ou femme. Bien plus : l'oubli est indispensable pour recevoir toute révélation, tout humaine qu'elle soit. » Lucidité profonde, qui n'exclut en rien le bonheur de rappeler que pour les femmes de Porto Rico, la Sainte Vierge est la « Mère Force » — « Alléluia, me dis-je, d'être née femme ! », ajoute María.



Au temps de ses études à l'Université de Madrid, il ne faudrait pas oublier que María Zambrano fut l'une des très rares femmes à suivre des cours de philosophie. Elle traversa une période de doute et de découragement et en vint à se demander si la philosophie était véritablement sa vocation. Dans une note introductive à *Vers un savoir sur l'âme*, elle raconte qu'un matin de mai, en suivant un cours de Xavier Zubiri sur les catégories aristotéliennes, elle prêta soudain attention à un rai de lumière qui traversait une fente sombre du bâtiment. Elle eut alors la révélation fulgurante d'une sensation et d'une formulation qui devaient demeurer les plus adéquates pour exprimer l'accent profond de sa pensée : « la pénombre touchée par la joie ». Ce matin-là, María Zambrano sut qu'elle ne renoncerait jamais à la philosophie.

Pensée de la raison et pensée poétique, « Raison vivante », dira-t-elle, pour nommer autrement la « Raison poétique », non tant l'autre de la raison qu'une raison autre, la pensée de María Zambrano est une écriture qui est aussi une action. C'est d'abord un exercice d'attention et de déchiffrement de la trame profonde du réel, en tenant le plus grand

compte de ses fils enfouis, submergés, oubliés. María Zambrano récupère ce qui fut banni ou relégué dans l'ombre et revient sur les grandes exclusions opérées anciennement par la philosophie : la condamnation des poètes par Platon, celle des pythagoriciens par Aristote... Elle redonne également dignité à la notion de passivité réceptrice dont elle remarque les liens subtils avec l'activité transformatrice. Elle explore, par l'extrême fluidité de son écriture, selon le rythme imprévisible de sa pulsation vivante, les bords, les plis, les silences, les interstices et les lieux fondamentaux de l'inexprimé. Une façon d'écrire qui reprend, qui reprise sans fin sa toile, et de fait la «rajeunit» sans cesse, comme le fait le paysan andalou qui rapièce les tissus, se souvient-elle en 1974. De façon déconcertante de souplesse, d'agilité mentale et syntaxique, elle aborde avec audace la philosophie par ses marges et emprunte des voies qui se situent en deçà ou au-delà du concept, à l'écart de la pure spéculation théorique et de l'esprit de système.

Ce n'est sans doute pas un hasard si, très vite, María Zambrano fut proche des poètes. Ceux tout d'abord de la Génération de 27, parmi lesquels Federico García Lorca, dont elle prépara et préfaça une anthologie lors de son séjour à Santiago du Chili, en 1937, mais aussi Emilio Prados, ou plus tard Miguel Hernández. Il faut ajouter que le poète contemporain qui alimenta le plus son œuvre fut sans doute Antonio Machado, qu'elle connut par son propre père, et avec lequel elle sentit tout de suite une complicité si parfaite, qu'il n'était besoin que du silence entre eux. Elle aimait à rappeler que Machado était andalou, qu'il connaissait la valeur fondamentalement positive de l'ombre, qu'il était l'homme des *soledades*, qui ne renvoient en rien à l'état psychologique de la solitude, mais au contraire à « la plénitude d'un être balbutiant qui fait son apparition, dans une innocence qui n'abandonnera jamais l'univers, à l'ombre de la pensée vive ». Pour elle, il était le poète qui « aspire à la conscience intégrale », chez qui toute poésie est déjà métaphysique, et donne l'être. Ainsi ce bref portrait, dans une saisie fulgurante de l'homme et du poète : « Loin d'effacer l'être de naissance, la créature née, cette figure accordée à l'histoire qui ne passe pas, la révèle ou la transcende. Son pas hésitant, qui essayait de ne pas peser sur le sol, l'effleurait à peine des pieds, et une fois assis, il se ramassait sur lui-même, et même se contractait afin de s'effacer. [...] Corpulent, il se glissait en marchant entre les gens, il se réduisait comme s'il passait dans un labyrinthe. Ce n'est que pour parler devant la *polis* qu'il se redressait, comme face à un œil invisible, il se tenait alors fermement debout, “presque à nu” comme un des “fils de la mer” avant de s'embarquer sur quelque

navire » — ainsi María Zambrano restaure-t-elle la présence pure, tant d'années après, dans les *Lettres de La Pièce*, en août 1975, comme pour donner la preuve que la pensée vraie est vie. Par un juste retour des choses, on relèvera un fait qui n'a sans doute rien de fortuit : de José Lezama Lima à Octavio Paz et José Ángel Valente, quelques poètes d'envergure ont été les premiers, devançant les philosophes, à reconnaître la valeur de son œuvre.



L'un des aspects essentiels de la philosophie de María Zambrano réside dans sa révision critique de la raison occidentale. Loin de rabaisser la raison et de verser dans la mystique irrationaliste — attitude qui « sous des apparences héroïques » dissimule en vérité « une profonde lâcheté et un manque total de foi dans l'avenir de l'homme », affirme-t-elle dans *La réforme de l'entendement* —, elle insiste sur l'urgente nécessité d'une pensée qui sache faire place à la rencontre entre philosophie et poésie, tout en se montrant également hospitalière aux vérités logico-déductives de la raison, au « savoir de l'âme » et aux vérités intuitives du cœur. La circulation du sens et des énergies doit reprendre entre nos régions supérieures et nos régions inférieures, comme elle le suggère dans *Les Bienheureux* : « En bas, dans les profondeurs, dans les régions inférieures, le cœur veille, il se tient en alerte, se ravive en lui-même. » En somme, précise-t-elle encore dans *La réforme de l'entendement* — un texte écrit en 1936 et recueilli plus tard dans *Sentiers* —, « il faut découvrir un nouvel usage de la raison, plus complexe et plus délicat, qui porterait en lui sa critique constante, c'est-à-dire qu'il devrait s'accompagner de la conscience de la relativité. Le caractère d'absolu attribué à la raison et à l'être est ce qui est réellement en crise, et la question serait de trouver un relativisme qui ne tombe pas dans le scepticisme, un relativisme positif. » C'est ainsi que María Zambrano en est venue vers la fin des années trente à envisager de nouveaux modes de rationalité, parmi lesquels la « raison poétique » constitue l'un de ses apports les plus stimulants à la pensée contemporaine. La lumière de la raison poétique ne saurait être celle du plein midi qui aveugle autant qu'elle illumine, plutôt ressemble-t-elle à la clarté naissante de l'aurore. « Elle, l'Aurore, parfois timidement, si souvent indécise, comme absente, visible, sans être et sans raison, la seule Aurore, serait la plus sûre garantie de l'être, de la vie et de la raison » (*De l'aurore*, 1986).



Enfin, parmi les grands thèmes qui traversent l'œuvre de María Zambrano, et qui certifient la relation constante qui se fait jour chez elle entre forme de pensée et forme de vie, on ne saurait oublier l'espérance. L'espérance inaliénable dont elle vit les arches s'élever au-dessus des détresses et des déserts de l'exil. L'espérance dont elle dit, dans *Les Bienheureux* (1990), qu'elle est « le fondement ultime de la vie » et « sa transcendance même ». Elle développait déjà cette idée en 1945 dans *Agonie de l'Europe* : « L'homme est une créature étrange à qui il ne suffit pas de naître une seule fois : il a besoin d'être ré-engendré. Ce que l'on appelle "esprit" pourrait bien être ce besoin et cette puissance de ré-engendrement qui caractérise l'homme, tandis que les autres créatures se contentent de naître une seule fois. Toute culture en vient à être conséquence du besoin que nous avons de naître nouvellement. Aussi l'espérance est le fond ultime de la vie humaine, ce qui réclame et ce qui exige la naissance à nouveau, son instrument, son véhicule. [...] Toutes les cultures réalisées, et même les utopies, sont des essais d'être. »

L'espérance est pour María Zambrano une puissance créatrice dont l'asthénie et le déclin doivent nous alarmer. C'est ainsi que dans un texte percutant écrit en 1960 et publié dix ans plus tard dans une revue italienne, elle dénonce une nouvelle forme de « totalitarisme » : *l'invasion du succès* qui prospère sur le terrain propice du « vide de l'espérance » et devient l'unique arbitre des choses humaines. « Mais le culte idolâtre du succès ne prolifère pas seulement dans le vide de l'espérance : semblable à un dieu qui se repaît de sacrifices humains, il exige que la victime lui soit apportée vivante et entière. Le succès, en effet, dévore l'espérance. » Aux cultes délétères et aux fausses lois, María Zambrano suggère de préférer la Loi de la « cité nouvelle », « la ville des frères », dont rêve Polynice dans *La Tombe d'Antigone* : « Là, nous achèverons de naître, on nous laissera naître tout à fait. J'ai toujours su que cette terre existait. [...] La clarté y règne car aucune lumière n'éblouit ni ne poignarde, comme ici, comme dehors. » Comment ne pas lire dans cette *Antigone* une vaste épanorthose qui corrige celle de Sophocle pour la conduire vers l'espérance — une avancée vers l'aurore, toujours ?

Alors, María Zambrano fut-elle doublement hérétique, comme l'a suggéré José Luis Aranguren : « une hérétique de la philosophie parce qu'elle écrit poétiquement et une hérétique de la poésie du fait qu'elle n'écrit pas à proprement parler de la poésie mais de la philosophie » ?

Nous laisserons la question ouverte, préférant conclure en nous rangeant aux côtés d'une inconnue, une Espagnole anonyme qui avait franchi elle aussi la frontière des Pyrénées au moment de la *retirada*, et qui vécut ensuite à Rome. Le 11 octobre 1974, à La Pièce, María reçut de cette autre exilée une lettre qui « la fit trembler » tant elle lui disait des paroles simples, mais infiniment vraies : « Vous êtes peut-être l'une de ces sources d'eau claire que Dieu a mises dans le monde pour que nous puissions y boire. Merci. »

Laurence BREYSSE-CHANET et Jean-Baptiste PARA

Nous remercions Juan Fernando Ortega Muñoz, Antonio Garrido et la Fundación María Zambrano (Vélez-Málaga) qui nous ont permis de publier des textes de María Zambrano inédits en français et une série de photographies. Pour l'iconographie, notre reconnaissance va aussi à la Residencia de Estudiantes (Madrid) et à sa directrice, Alicia Gómez-Navarro. Nous tenons enfin à exprimer notre gratitude à Marie-José Paz, qui nous a aimablement autorisés à traduire le témoignage d'Octavio Paz, ainsi qu'à Virginia Trueba Mira pour l'aide précieuse qu'elle nous a apportée tout au long de l'élaboration de ce numéro.